

Le cri-cri

Autor(en): **Courty, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 33

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vont que l'âodrâi tot drâi ein einfai. « Eh! elliâo vilho sordâ, se le desont, cein ne fâ què chiquâ, bâirè et djurâ, cein n'a perein dè religiïon, dépai-sont lo catsimo et lo passadzo; coumeint voliâi vo que cein aulè ein paradis! » Et l'aviont gaillâ cou-son dè Louzâ po cein que bin su l'étâi danâ.

Onna demeindze qu'on saillessâi dâo prédzo, lo syndiquo dévezâvè avoué lo menistrè ein sè rein-torneint et passiront dévânt tsi Louzâ que n'étâi pas onco revou et que toraillivè dévânt la grandze, achetâ su lo pliot dè l'eintsaplia. Lo syndiquo que n'étâi pas la fleu, quand bin fasâi bou n'asseim-bliant à ti, étâi on bocon jésuistre, et po fêrè à vairè âo menistrè que l'étâi on bon chrétien, ye dit à Louzâ :

— Ditès-vai, Louzâ, vo fariâ bin mî dè veni à l'Eglise la demeindze, na pas restâ quie sein rein fêrè, que l'est 'na vergogne po lo veladzo d'avâi onna dzein coumeint vo que ne crâi ni çosse, ni cein et que n'a pas mé dè religiïon què noutra modze.

— Accutâ, syndiquo, se repond Louzâ, y'é atant dè religiïon què vo et se ne vé pas totès lé de-meindzès coumeint vo débliottâ lè mémès priyirès, tot ein rumineint coumeint vo porîâ teri onna carotta, priô bin adrâi lo bon Dieu lo dzo dâo bou-nan po tota l'annâie et ti lè matins quand mè lâivo, lâi dio : « Bon Dieu, coumeint âo bounan! » Et sâ præo cein que cein vâo derè.

Lo larro

On voleu que lé dzuzdo aviont dza fé lodzi eintrè dou âo trâi iadzo dein la *granta maison*, à Lozena, s'étâi remè fé raccrotsi onna né que robâvè dâi z'haillons et lo faille remenâ. Quand l'est que l'ar-revâ tot amont dâi z'égras que minont dévânt la granta delèze dè fai dè la preson, sè met à vouâiti la maison du lo bas âo coutset ein faseint âo gen-darme que lo menâvè : « Tot parâi fâ adé bon re-veni la téta hiauta iô on a dza z'âo z'u étâ! »

Un ancien municipal, visitant l'exposition univer-selle, questionnait un sculpteur avec une curiosité insupportable sur tous les détails de son art. L'ar-tiste ennuyé se déroba; notre concitoyen insistait. A la fin, notre sculpteur impatienté :

— Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple. Pour faire une statue, vous prenez un morceau de mar-bre, et vous ôtez tout ce qu'il y a de trop.

Un homme d'affaires, qui pousse l'économie à ses extrêmes limites, visitant un monument public, avise un tronc pour les pauvres.

— Je parie, dit-il en riant, que je mets cin-quante centimes dans ce tronc. Et il suspend la pièce au-dessus de l'étroite ouverture.

L'ami qui l'accompagnait lui pousse vivement le bras.

— Ne faites pas cela? s'écrie-t-il, nous ne pour-rions pas la ravoir!

Nous lisons dans la *Feuille d'avis* du district de La Vallée, du 31 juillet dernier, la réclame sui-vante :

« Le soussigné vient tout timidement porter à la connaissance des honorables personnes que cela peut intéresser qu'on fabrique chez lui toujours de la chaussure faite à la main (non en machine), qui est encore la meilleure, même de Rome jusqu'à Paris.

» Le dit est à même de pouvoir servir ses pra-tiques, sans trop les faire attendre, avec le premier choix de bon cuir des mères-vaches du pays, non cuir rouge soit d'Allemagne, et fait des réparations soignées au lieu de chercher de se mettre devant le soleil de son prochain, ce qui devrait être consi-déré péché capital.

« H. LEEMANN, aux Piguet-Dessous. »

Un jour, un avocat plaidait pour un incendiaire. Il fit un tableau touchant de la misère de son client.

— Le voyez-vous, disait-il, sans pain, sans abri. Ah! messieurs, mettez-vous à sa place; pensez qu'il était sans pain, qu'il avait froid et ne savait com-ment se réchauffer.

— Pardon, reprit le président, mais ce n'est pas une raison pour brûler tout un village.

L'avocat rougit, il avait embrouillé deux affaires.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il aux jurés, je me suis trompé de dossier; veuillez retenir ce que je vous ai dit pour un voleur de bois que j'aurai l'honneur de défendre devant vous tout à l'heure.

Le cri-cri

— J'ai un cri-cri! j'ai un cri-cri! j'ai un cri-cri!

Cette exclamation répétée, poussée joyeusement par une vieille femme, sur le seuil de sa maisonnette, eut pour effet d'amener aussitôt à leur porte une demi-douzaine de com-mères du voisinage. Cette petite scène se passait, par une belle et froide matinée de la fin de septembre, dans la grand'-rue du village de Chaumont-Porcien, chef-lieu de canton du département des Ardennes.

— Eh bè, là! fit une voisine, vous voilà contente, mère Valdreau, vous qui depuis si longtemps soupiriez après une de ces petites bêtes.

— Dame! puisqu'on assure que c'est signe de richesse.

— Comme cela, vous êtes encore ambitieuse, à votre âge?

— Eh! c'est justement à cause de mon âge, mère Raillart. Pensez-vous que quelques petites douceurs ne me vien-draient pas bien à propos sur mes vieux jours?

— Sans doute, mère Valdreau. Mais comme n't ce bonheur là vous est-il arrivé?

— Eh! mon Dieu, voilà qu'hier soir, sentant la fraîcheur de la nuit réveiller mes vieux rhumatismes, j'ai eu l'idée de faire une flambée dans la cheminée de ma chambre. La pauvre petite bête a commencé à chanter tout de suite, et n'a plus cessé de la nuit, autant dire.

— Eh bè, là! mère Valdreau, vous n'avez plus qu'à atten-dre maintenant que le cri-cri vous porte chance. Mais j'es-père que la fortune ne vous changera point comme tant d'autres, et que vous ne serez pas plus fière qu'auparavant avec les pauvres gens.

— N'ayez crainte, mère Raillart, on ne change point à mon âge. Je serais toujours heureuse, si je devenais riche grâce au cri-cri et au bon saint Bertaut, de manger une ga-llette et de boire une bonne bouteille de cidre avec les vieilles amies comme vous.

LE CONTEUR VAUDOIS

— A la bonne heure, mère Valdreau.

Le bruit de ce grand événement se répandit avec d'autant plus de rapidité dans le village, qu'il avait été recueilli de première main par le barbier Pipeau, le messager ordinaire des nouvelles de ce genre. Pipeau était en train de prendre la goutte du matin à l'auberge du *Sabot d'Or*, voisine de la maisonnette de la mère Valdreau, et n'avait pas perdu un mot de la conversation des bonnes femmes.

Et le barbier Pipeau s'entendait mieux que personne à faire valoir la nouvelle la plus insignifiante. Ancien militaire, il savait amuser les clients qui lui confiaient leur menton par des récits dramatiques ou gais, souvenirs de la chambrée. Son plus grand succès était l'histoire du soldat qui, en route pour aller passer au pays un congé de semestre, avise près d'une ferme un canard barbotant dans une mare, lui tord le cou sans façon et le cache dans son sac. Puis il entre à la ferme, dont les habitants lui font le eilleur accueil. Et comme la fermière, tout en lui servant des rafraîchissements, lui demande s'il connaît des nouvelles intéressantes de la guerre, le soldat répond :

— Je le crois bien ! Comment, on ne sait pas encore par ici que le général *Couin-Couin* a été tué à la prise de *Mon-sac* !

Et quoiqu'il l'eût déjà racontée plus d'un millier de fois Pipeau était toujours le premier à rire de bon cœur de cette histoire, dont la morale n'était pourtant pas irréprochable. Mais le barbier était un vétéran des guerres d'Afrique, et il avait sur le *chapidage* ou maraudage militaire les idées de l'ancienne école. Grâce à Dieu, nos braves troupiers ont aujourd'hui rompu définitivement avec cette détestable tradition.

Le barbier Pipeau avait encore de remarquable sa manière de raser, qui vaut bien une mention particulière. En dehors de son métier ordinaire, il soignait le cheval du percepteur, bête ombrageuse et méchante, prompte aux coups de dents et aux ruades. Aussi le prudent barbier, qui ne se souciait pas de l'approcher de trop près, avait-il adopté pour l'étrier une courbe du corps particulière, qu'il conservait ensuite dans ses rapports avec ses clients bipèdes. De sorte qu'il rasait la pratique comme s'il craignait toujours qu'elle ne lui détachât un coup de pied.

Grâce à cet important personnage, dont la langue était au moins aussi affilée que le meilleur de ses rasoirs, tout le village fut bientôt au courant des espérances de la mère Valdreau. Les sceptiques, qui aujourd'hui ne manquent pas plus dans les villages qu'ailleurs, rident beaucoup de la naïveté de la bonne femme ; mais il se trouva un nombre encore fort respectable de commères pour partager sa confiance dans les heureux effets du grillon.

Vers les sept heures du soir, le même jour, le courrier, qui fait depuis vingt ans le service du transport des voyageurs entre Reithel et Chaumont-Porcien, s'arrêta en traversant la grand-rue devant la maisonnette de la mère Valdreau. Ce petit fait était déjà à lui seul des plus significatifs, car la mère Valdreau, pauvre et isolée, ne voyageait point, ne tenait à personne, et n'avait pas plus de paquets à envoyer qu'à recevoir.

— Ohé ! mame Valdreau ! cria le vieux courrier sans descendre de son siège, voulez-vous loger pour quelques jours un voyageur ?

— Que me contez-vous là, père Treillier ? Est-ce qu'il n'y a pas assez d'auberges dans le pays ? Plus que de clients, hein, si nous comptons bien.

— Oui, oui, en temps ordinaire ; mais c'est après-demain la fête, comme vous le savez bien, et toutes les chambres d'auberge sont retenues depuis longtemps. Aussi, sachant que vous avez une pièce libre, celle qu'occupait défunt votre mari, j'ai pensé à vous.

— Merci toujours de votre bonne intention, père Treillier ; mais qu'est-ce que cet homme-là ?

— Un qui, rien que sur son ventre, porte, en chaîne d'or et en breloques, de quoi acheter tout le pays, du Gros-Mont à Givron. Pour le moment, il est à Reithel, à l'hôtel du *Sanglier des Ardennes*, et il lui a pris la curiosité de voir notre

fête. Je suis chargé de lui trouver un logement, et autant que ce soit vous qu'un autre qui profitiez de l'aubaine, mame Valdreau.

— Mais d'où vient-il, ce mirliflor ? demanda encore la bonne femme, avec cette curiosité méfiante particulière aux paysans.

— Et d'où viendrait-il, sinon de Paris ? C'est le pays de Cocagne, et les chaînes d'or, les bijoux et les pièces de vingt francs y poussent comme chez nous les *niselles* et les choux. Mais je n'ai pas le temps de bavarder plus longtemps : est-ce une affaire entendue, mame Valdreau ?

— Ah bè, là ! oui, fit enfin la paysanne. Je vas tout préparer pour recevoir ce monsieur de mon mieux. Il aura ma propre chambre, qui est mieux meublée, et je prendrai pour quelques jours celle de défunt mon homme. Mais êtes-vous bien sûr que ce Parisien se plaira chez nous ?

— Oui, oui, il ne tient qu'à la propreté, et sous ce rapport, sans vous flatter, votre réputation est faite, mame Valdreau. Voyez-vous, c'est une fantaisie qu'il a comme ça, ce richard : quand on est fatigué d'avoir toutes ses aises, on trouve plaisir à se mettre à la dure, — pas pour trop longtemps cependant, ajouta philosophiquement le courrier.

Le père Treillier qui, en sa qualité de courrier, avait du monde (il avait une fois poussé une pointe jusqu'à Reims), ne se trompait pas sur les motifs qui allaient amener dans ce petit village retiré un voyageur de l'importance de celui auquel il servait de fourrier. M. Bertillon était un boursier, gros viveur de cinquante ans, blasé sur tous les plaisirs parisiens, à l'estomac délabré par l'abus de la cuisine des restaurants à la mode, où les potages sont des sauces et où les sauces sont des essences. Ses médecins lui avaient ordonné de se mettre au vert pendant un mois ou deux : tel était le motif de son excursion dans les Ardennes.

A Reithel, où il s'était arrêté quelques jours, M. Bertillon avait entendu parler de la fête patronale de Chaumont-Porcien, et des bonnes galettes que les ménagères de l'endroit confectionnaient à cette occasion.

— Si j'allais essayer de la galette, se dit avec un soupir le boursier qui ne digérait plus rien.

Cette idée lui avait souri, et il avait chargé le père Treillier de lui trouver pour quelques jours une installation convenable.

Le lendemain, à l'heure du courrier, les voisins de la mère Valdreau, qui étaient tous à leur poste d'observation, sur le seuil de leur porte, purent voir descendre péniblement de la voiture incommode du père Treillier, d'abord M. Bertillon, puis deux superbes malles, des sacs de nuit, des valises, et enfin une demi-douzaine de cannes et de parapluies réunis en faisceau. Grâce à l'obligeance des voisines, qui s'étaient cotisées pour suppléer à l'insuffisance des ressources de la veuve, la chambre ne manquait d'aucun objet confortable : une excellente odeur d'iris et de romarin se dégageait des draps de lit étincelants de blancheur, et un feu de bois bien clair flambait dans la cheminée. Aussi M. Bertillon s'installa-t-il assez gaiement : évidemment cette escapade le rajeunissait.

(La suite au prochain numéro).

Le mot de notre dernière charade est : *Yverdon*.
Le sort a désigné pour la prime M. E. Humberset,
à *Chézard* (Val-de-Ruz).

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres et copies de lettres. — Presses à copier. — Entêtes de lettres et de factures. — Enveloppes avec raison de commerce. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Assortiment complet de papiers à lettres pour bureaux. — Papiers à lettres anglais. — Papeteries pour dames. — Serviettes pour écoliers et hommes d'affaires. — Porte-monnaie dit indéchirable.